

**NE PAS**

La politique, ça s'apprend !

**PLIER**

## PRÉSENTATION DE LA SOIRÉE

Les thématiques de Ne pas plier ont évolué. Ses nouveaux thèmes reprennent, sous une forme différente, les questions posées lors des précédents festivals : l'éducation populaire, les formes d'expression, les réseaux. Ils les reprennent avec d'autres formes d'échange : l'éducation populaire ne se limite pas à transmettre un savoir mais à donner envie de réinvestir la politique. L'interrogation sur les images et sur les formes se pose de façon aiguë dans la rue et la ville, elle concerne aussi les mots à employer pour les luttes. Il ne s'agit pas seulement d'être « utile » aux dominés, mais d'être nuisible aux dominants : programme infiniment plus enthousiasmant.

**Rencontre pour ne pas plier,  
vendredi 24 septembre 2004 à Ivry-sur-Seine.**

## POUR LE DROIT DE RÊVE

La Ville n'est pas seulement l'inexorable destin d'une proportion toujours croissante de l'humanité, elle est le lieu où s'affrontent dominants et dominés. Entre les espaces des luttes, les terrains des fêtes, les trajets des quotidiennetés... il n'est plus un espace, plus un signe qui ne voit s'opposer les stratégies de possession pratique et symbolique des dominants aux combats tactiques de résistance des dominés.

Aujourd'hui, la « valeur d'échange » semble avoir triomphé sans recours sur la « valeur d'usage ». Dans la Cité du Capitalisme pavoisant, les espaces libres, les gratuités, les œuvres se font chaque jour plus rares. La propriété et les profits organisent les lieux et leurs ségrégations. L'assignation à résidence des pauvres — plutôt dans les périphéries sans autre histoire que celle des faits divers — se fait plus contraignante, pendant que les choix résidentiels des riches s'exercent toujours plus librement — plutôt dans les centres dotés de tous les attributs de l'Histoire. L'espace public, lieu de la démocratie, de la rencontre avec l'Autre, devient une marchandise. Il est concédé aux « centrales d'achat d'espace », aux « afficheurs » et à leurs « annonceurs »

pour que la glorification de la marchandise et du bonheur conforme s'y déploient sans partage. Nul ne peut s'évader de cette prison des symboles, il est impossible de zapper dans l'espace public. Les mises en marchandise du corps, et particulièrement du corps féminin, viennent s'ajouter à la mise en marchandise généralisée de l'espace. À la puissance de cette agression quotidienne ne répondent que la faiblesse ou la misère des signes de refus et de luttes. Il n'existe pas d'espaces appropriés pour l'expression des débats citoyens, des conflits sociaux et de la parole du peuple.

Pourtant les résistances sont possibles. Les signes de la culture du travail, de la culture des luttes, la mise en tension de l'intime avec le collectif peuvent s'organiser. Les occupations des interstices, les ruses, les créations et les inventions agiles peuvent s'opposer avec jubilation aux pesanteurs imposées. On peut faire signe malgré le bruit et la cacophonie. La force d'un regard partagé, d'un rêve offert ou d'un rire complice est sans limite.

Jean-Pierre Grunfeld et Gérard Paris-Clavel

## QUE FAIRE ?

L'ÉTERNELLE QUESTION ! MAIS CETTE FOIS, ON COULE !

Le monde entier nous bat aux tempes, au cœur, à la cervelle, et partout dans les esprits et dans les chairs. On a les oreilles qui claquent ! Tout s'accélère. Tous les choix deviennent urgents. Il n'y a plus d'espace. Il n'y a plus de temps. Tout se réduit. On a l'impression de ne plus rien contrôler, d'être ballotté, de partir à la dérive, de se noyer. On sent venir la fin, on s'y sent, on y est, englué dans de la boue froide et on se regarde mourir...

Mais attention ! Ce n'est qu'un cauchemar, une fausse impression. Faut pas céder à la panique lente, au côté obscur de la force ! Faut s'arrêter où qu'on se trouve, comme frappé de stupeur et respirer plusieurs fois profondément. Et alors constater qu'on est vivant, prêt à bouger, à faire le point, et à chercher une autre stratégie. Il y en a sans doute une ou un qui ressent la même chose et un troisième, et peut-être que lui aussi...

Qu'est-ce qu'on va faire ensemble ? Une nouvelle fois le bilan désastreux du monde ? Un peu bien sûr, on n'y échappera pas mais dans le même temps, il faudra chercher les ruses immédiates pour s'en sortir, toutes les subversions possibles, les

grains de sable, les bâtons dans les roues, les petits refus de jouer le jeu, les grands délires pour le jouer à fond, au-delà des limites, et surtout : nuire aux dominants, c'est un bon programme...

Michael Moore y réussit pas mal dans son film F. 9/11. Il n'accuse pas, ne dénonce pas, ne dévoile rien, tout a été dit et montré publiquement. Il se sert. Il se contente, si on peut dire, de rapprocher des faits, des images. Et pour ce faire, il ne se situe pas sur Sirius mais au cœur de son peuple. Il fait référence à sa ville de Flint. Ce qui le meut n'est pas la haine mais la pleine conscience et une immense compassion. C'est la leçon que je tire de ce film qui est un événement bien au-dessus du destin de Bush...

Je viens d'entendre à la radio une belle leçon de ruse. Pour éviter le voile, deux lycéennes musulmanes sont entrées au lycée avec une perruque, pour ne pas montrer leurs cheveux ! Elles se dissimulent dans la peau, dans la parure de l'occident. Il y a encore de quoi se marrer tout en luttant...

André Bénédetto

## LA CULTURE DE L'ACTION

Ce n'est pas de culture dont nous manquons, c'est de culture de l'action : des savoirs utiles pour de l'action collective. Toute culture, tout savoir, toute analyse du système peut contribuer à renforcer notre résignation et construire notre impuissance. À quoi cela sert-il d'analyser la montée de l'individualisme si c'est pour geindre, pleurnicher et déplorer qu'à cause de cela on ne peut plus rien changer ?

Le capitalisme, comme système organisé par une culture, n'est pas extérieur à nous. Nous y participons par nos comportements, par notre acceptation de la hiérarchie, de la compétition, de l'argent, de la marchandise, de la productivité, de l'excellence, de l'évaluation, de la gestion, de notre accord d'un monde organisé en « projets », etc.

Une culture de l'action ne se construira qu'en arrêtant d'acquiescer au capitalisme, de l'accompagner quoiqu'on veuille, de l'adapter, de le rendre plus ludique, plus créatif, plus aimable plus acceptable.

Une culture de l'action se construira en enfreignant des hiérarchies, en refusant des compétitions, en ignorant des impératifs d'excellence, en refusant d'avoir des projets à tout bout de champ et à tout propos... Les résistances, les infractions à l'esprit du capitalisme sont dans ces façons de faire différemment notre travail (par exemple). C'est l'enseignant qui triche avec les évaluations individuelles de ses élèves, c'est le travailleur social qui ruse avec les soi-disant « projets d'insertion », c'est l'agent de l'ANPE qui lève le pied sur les contrôles...

Nous avons besoin d'un dictionnaire des sabotages, d'une encyclopédie des résistances, d'un recueil des tricheries, d'un mémento des infractions et des mensonges efficaces. Nous avons surtout besoin que tous ces actes de sabotages isolés se construisent comme un savoir stratégique collectif, une culture de l'action, un « conseil national de la résistance ».

Franck Lepage

## LA POLITIQUE DE DÉPOLITISATION

L'idéologie néolibérale n'a pas seulement pour fonction de légitimer les inégalités du système capitaliste. Elle s'emploie aussi à pacifier les relations sociales : la concurrence remplace le conflit, la négociation occulte les rapports de force, le dialogue devient la norme de toute confrontation. Cette destruction des collectifs avait été déjà bien entamée par la crise du « mouvement ouvrier » qui laisse au niveau municipal un vide d'action publique.

Les fondements électoraux de la démocratie ne se trouvent-ils pas dans les villes et les quartiers où les effets des politiques menées se font sentir en premier lieu ? Ce niveau municipal n'est pas un confinement ou un enfermement dans un particularisme coupé des questions globales, mais au contraire le lieu d'affrontement réel des mécanismes de domination. Cette destruction s'inscrit plus largement

dans une « politique de dépolitisation » destinée à réaliser une société consensuelle et purifiée de toute contestation sociale.

Dans les luttes pour imposer la vérité du monde économique et social, il ne suffit donc pas de déplorer le manque de moyens de diffusion et la force du « grand capital » qui tient les médias, il faut s'interroger sur la façon de remettre en cause les idées dominantes. Il faut s'interroger sur la façon dont elles s'expriment et surtout la façon dont elles imposent des catégories de pensées qui façonnent notre manière de voir le monde en dépréciant les luttes politiques. S'interroger sur ces modes de domination et leur dimension symbolique, c'est donc jeter les premiers jalons d'un travail de repolitisation.

Franck Poupeau